

## CHAPITRE XIII.

## MALADIES QUE LA NAVIGATION PEUT GUÉRIR.

En considérant la multiplicité et la gravité des maladies auxquelles les navigateurs sont exposés, l'intitulé de ce chapitre devra sembler un paradoxe. Au premier aperçu, la situation où l'on se trouve à bord, mal nourri, mal couché, souffrant d'un froid excessif ou d'une chaleur extrême, en butte à l'ennui, à la terreur, aux privations de toute espèce, cette situation, disons-nous, paraît peu compatible avec les soins qu'exigent les maladies en général. Cependant, avec quelques précautions correctives des inconvénients qu'elle comporte, la navigation peut offrir des chances favorables à l'adoucissement de certains maux, en petit nombre, il est vrai. Nous ne connaissons point d'affections aiguës que la navigation soit susceptible de pallier ou de guérir, à moins qu'on ne veuille faire entrer en compte quelques fléaux endémiques qui réclament l'éloignement des lieux où l'on en puise le germe, éloignement qui peut s'effectuer autrement que par la navigation. Il est de notoriété vulgaire que le séjour du bord est *échauffant*.

Ramazzeni avait remarqué la rareté du passage des maladies des marins à la chronicité : *navis non est locus ad aledos ehronicos morbos (de Morb. artific.)* Nous avons ailleurs discuté cette opinion, fondée en général. C'est déjà une forte présomption en faveur de l'efficacité de la navigation contre

les affections chroniques ; mais on conçoit que pour que celles-ci soient curables, il faut qu'elles soient exemptes de profondes désorganisations : « Il faut que la machine ne soit pas trop ruinée, et que le cœur soit bon, » dit Gilchrist.

Parmi ces affections chroniques, celles qui réclament le changement et nécessitent la pureté de l'air, une température douce, la régularité du régime, la gestation communiquée, les fortes émotions, les distractions, l'éloignement sont aussi celles que la navigation peut améliorer ; nous n'avons pas besoin, à l'imitation de Gilchrist et des anciens, d'invoquer certaines propriétés balsamiques, salines ou occultes que nous savons être imaginaires.

Les anciens se sont beaucoup occupés de la navigation comme moyen thérapeutique : Celse, Galien, Arétée, Cœlius Aurélianus, Aëtius, Oribase, etc., ont multiplié et varié les préceptes, d'où vient donc qu'aujourd'hui ce moyen est si négligé ? Nous en donnerons deux raisons : 1° les anciens, ignorant l'essence et le degré de curabilité de beaucoup d'affections chroniques, prescrivait la navigation comme un moyen empyrique susceptible d'opérer une forte perturbation dans les habitudes physiques et morales des individus ; 2° les navires ou plutôt les barques d'alors naviguant terre à terre, sous le beau ciel de la Grèce ou de l'Italie, n'étaient point exposés aux privations, aux vicissitudes, aux dangers des navigations actuelles sous des latitudes extrêmes. Cependant nous voyons Gilchrist, au siècle dernier, vanter encore la navigation ; mais, indépendamment de ce que cet auteur nous paraît assez étranger aux notions des lésions organiques qui le plus souvent occasionnent la consommation, il faut remarquer que ses malades ne s'embarquaient que pour des traversées le plus souvent fort courtes et vers des parages déterminés. Aujourd'hui le navigateur subit les exigences du service et du commerce : on n'admet guère à bord des individus qui ne voyagent que pour leur santé, et ceux-ci se dé-

cident difficilement à faire dans ce but un voyage dans l'Inde ou aux Antilles.

Lorsqu'un individu voudra naviguer pour sa santé, il ne s'embarquera pas, bien entendu, pour remplir à bord des fonctions obligées; il devra jouir de l'aisance nécessaire pour se prémunir de tout ce qui pourra lui procurer une existence appropriée à son état; il aura la faculté de se ménager à bord un logement le moins incommode possible; il disposera de ses instants et réglera ses actions comme il lui plaira; il déterminera les parages qu'il lui conviendra de parcourir et la longueur approximative de son séjour à la mer; c'est ainsi qu'il pourra se soustraire aux inconvénients qui naissent des fatigues, des intempéries, de la gêne, de la mauvaise alimentation, de la démoralisation, de l'influence des fléaux qui affligent certaines contrées où le devoir retient le navigateur à gages, etc.

Le navire qu'il choisira sera de certaine force, les petits ayant beaucoup à souffrir à la mer; un grand navire comporte d'ailleurs des logements plus commodes, et le valétudinaire devra choisir le sien aussi élevé que possible; nous savons que l'habitation dans la batterie des navires de guerre est infiniment moins insalubre que celle dans le faux-pont. Il lui conviendra de coucher dans un cadre à l'anglaise, couche très douce et très commode qui peut être aérée, lavée à volonté et qui tient peu de place. Il se munira de provisions particulières, et, sous ce rapport, l'art d'*Appert* lui laissera peu de chose à désirer; il n'oubliera pas tout ce qui pourra lui procurer des distractions agréables: livres, pinceaux, musique, etc. Il doit embarquer avec l'espérance de trouver sa guérison, et, s'il se peut, avec un sentiment de curiosité qui lui promette des jouissances; il faut qu'il parte sans crainte et sans regret: en un mot, dans des dispositions morales expansives. Heureux si la navigation lui présente un but d'instruction et d'occupations de son goût. Dans tous les cas

les lumières et la sensibilité du malade sont des circonstances favorables, en ce qu'il sera plus apte à sentir et goûter l'harmonie et la sublimité des tableaux dont il va jouir: la méditation prend à la mer, et surtout dans le calme doux et silencieux des belles nuits, un caractère de solennité qui dilate le cœur et semble activer la vie. On sent d'après cela pourquoi la navigation est d'un emploi peu général en thérapeutique.

Voyons maintenant en quoi la navigation peut être utile dans le traitement des maladies.

1° L'*air maritime* est plus pur et en général moins froid que celui du continent, ainsi la navigation peut régénérer une organisation altérée par le séjour dans des lieux insalubres. La ventilation plus vive et plus variée, l'influence de l'insolation excitent les fonctions de la peau et donnent du ton aux organes.

2° Si l'*alimentation* grossière est une cause de maladies nombreuses. La régularité et la frugalité obligées du régime à la mer est un puissant moyen de guérison pour les maladies qu'engendre ou entretient l'intempérance.

3° La *gestation* communiquée est, sans contredit, un des éléments principaux des propriétés curatives de la navigation. Le corps est en quelque sorte bercé par un mouvement perpétuel, plus ou moins étendu et rapide, et dont l'action s'exerce même pendant le sommeil, à plus forte raison pendant la station où toutes les puissances musculaires entrent instinctivement en jeu pour maintenir l'équilibre, d'où doit résulter une circulation plus active et une répartition plus égale des fluides, avantage qu'on ne peut se procurer à terre que par la promenade, l'équitation ou la gestation en voiture, exercices qui ne sont que temporaires et ne peuvent être appliqués aux sujets considérablement débilités, tandis qu'ici l'effet a lieu sans lassitude.

4° Mais le phénomène le plus saillant et manifestement le

plus actif, c'est le spasme intestinal qui constitue le *mal de mer*. C'est sur lui que les anciens fondaient avec raison l'indication principale, soit pour communiquer du ton aux viscéres, soit pour évacuer mécaniquement les humeurs viciées ou épanchées dans certaines cavités.

Mais ce que les anciens envisageaient comme favorable sera peut-être considéré comme une circonstance fâcheuse par beaucoup de modernes, qui ne verront dans le mal de mer qu'une violente irritation morbide des voies digestives; toujours est-il que le mal de mer remplira l'indication dans une foule de maladies, soit aiguës, soit chroniques, où l'émétique est indiqué, et de plus, il résout le problème d'une excitation prolongée sans trop de danger pour l'intégrité des tissus, résultat que Desault recherchait en administrant la tisane émétisée, et les partisans de Rasori en prescrivant l'émétique à haute dose. Nul doute encore que ces nausées répétées ne puissent modifier avantageusement les organes digestifs débilisés ou même irrités en changeant le mode d'irritation; autant nous en dirons de la *constipation*, que quelques-uns envisagent comme un effet du mouvement antipéristaltique des intestins.

Le spasme intestinal a des effets plus éloignés en raison de son action fortement dérivative et des superpurgations qui peuvent, avons-nous dit, déterminer la résorption ou l'évacuation de divers liquides épanchés. Alors il imite les effets des drastiques répétés, moins le danger qui très souvent accompagne leur administration.

5° La situation morale où la navigation place l'individu mérite aussi d'être prise en considération; nous verrons bientôt quel avantage il peut en résulter dans les affections mentales, en arrachant l'homme aux impressions qui ont engendré ou qui entretiennent l'affection; mais, tout en ramenant le calme des passions, elle suscite des secousses morales d'une autre nature: suivant l'état du ciel et de la mer,

les marins passent subitement de la crainte à la joie, de l'espérance à la tristesse, suivant que la navigation est propice ou semée de dangers; commotions qui, selon la remarque d'Aélius, peuvent suffire à résoudre certaines affections graves et invétérées.

6° Serait-il rationnel de rattacher aux effets de la navigation ceux qui résultent du *changement de climat*? Oui, lorsqu'en spéculant sur le changement de température on l'associe comme élément principal ou adjuvant des circonstances que nous venons d'examiner; le passage aux régions froides est généralement favorable à peu de maladies, et Gilchrist a émis un précepte dangereux, à notre avis, en proclamant l'efficacité de la navigation dans l'hiver comme dans l'été, au nord comme au midi, surtout eu égard à la *consommation* qu'il envisage spécialement. Les individus de constitution molle, énervés par les excès ou atteints de langueur radicale, *sans lésion d'organes*, peuvent seuls retirer quelque avantage de l'action tonique du froid qui rend leste et dispos, active les digestions et diminue la susceptibilité du système sensitif.

C'est généralement sur l'action d'une température élevée que spéculent les individus qui s'embarquent pour guérir; la vive action d'un soleil de la zone torride peut activer les fonctions de la peau de manière à la rendre le siège d'une révulsion douce et continue. La plupart des maux qu'engendrent le luxe et la débauche s'amendent sous l'influence d'une douce température, du repos, de la sobriété et de la continence forcées auxquels assujettit la séquestration à bord.

7° Enfin la navigation est indiquée dans les cas où l'on jugerait qu'il convient au malade de vivre dans l'atmosphère maritime, d'user de l'eau de mer à l'intérieur ou en ablutions, avantages que pourtant on peut se procurer avec moins d'embarras et de dangers en fixant son séjour sur une côte maritime.

On voit qu'en somme la navigation présente les avantages des voyages en général, sous le rapport de la gestation, de l'émigration et des effets moraux qui souvent sont pour beaucoup dans l'efficacité qu'on espère du remède que le malade va chercher.

Dans l'énumération rapide que nous allons faire des maladies que la navigation peut guérir, nous en rencontrerons beaucoup que la navigation même fait naître; mais, indépendamment de ce que la navigation peut, en effet, guérir des maux qu'elle engendre par le fait des vicissitudes auxquelles les marins sont soumis, comme nous l'avons vu (tom. 1<sup>er</sup>, pag. 379), on sait que diverses causes peuvent produire la même affection, et l'on sent que les mêmes maladies pouvant naître à bord et à terre, elles pourront trouver leur remède à terre ou à bord.

Parmi les maladies de l'*appareil digestif*, nous n'en connaissons guère que la navigation puisse guérir, si ce n'est certaines névroses, certaines débilités dont la nature essentielle est ignorée: on sent, en effet, que la plupart de ces maladies étant de nature irritative, les efforts de vomissement et l'alimentation grossière leur seront directement contraires; cependant une navigation de quelques jours ou même de quelques heures, pourrait amener, par le fait du mal de mer, la solution d'un *embarras gastrique* qu'il est bien plus simple de combattre au moyen d'agents thérapeutiques.

Quant à la *dyssenterie*, nous avons développé notre pensée sur ce point (tom. I, pag. 454), et nous avons vu que, si dans certains cas la navigation peut la guérir, dans beaucoup d'autres elle en aggrave les symptômes.

Les affections *vermineuses*, surtout celles entretenues par la mollesse de la constitution, peuvent trouver leur remède à bord, tant par les vomissements que par le ton communiqué aux organes.

L'*ascite* chronique, particulièrement celle qui ne dépend

pas d'une lésion inflammatoire ou d'une lésion organique, peut trouver son remède dans la navigation; on voit en effet, dans la pratique, des hydropisies se résoudre par le vomissement et par l'influence d'une chaleur prolongée.

Les maladies de l'*appareil respiratoire* sont celles que les auteurs ont eu plus spécialement en vue lorsqu'ils ont préconisé les effets de la navigation.

La *laryngite* et la *bronchite chronique* peuvent être heureusement modifiées par un long séjour dans les colonies: un de nos confrères, atteint de laryngite chronique contractée dans une station à Terre-Neuve; nous écrit qu'il sollicite une station aux colonies dans l'espoir de se guérir. C'est au catarrhe chronique qu'on doit rapporter quelques-unes des guérisons de consommation mentionnées par Gilchrist.

Nous appliquerons à l'*hydrothorax* ce que nous avons dit de l'*ascite*.

Quant à l'*hémoptysie*, que Gilchrist a vu guérir sous l'influence de navigation, nous devons supposer qu'elle n'était point symptomatique de tubercules pulmonaires.

L'*asthme* essentiel des auteurs, celui qui ne dépend pas d'une lésion organique profonde du cœur ou du poumon, l'*asthme nerveux*, en un mot, peut trouver son remède dans la navigation, surtout sans des latitudes chaudes: Gilchrist en cite un exemple.

La *phthisie* est l'affection pour laquelle les anciens et Gilchrist lui-même ont le plus recommandé la navigation; mais nous avons vu au commencement de ce chapitre combien la navigation des anciens différait de la nôtre, sous le rapport des conditions favorables; et nous devons supposer, en outre, que, lorsqu'ils réussissaient, il s'agissait, comme nous venons de le dire plus haut, de catarrhes chroniques ou d'autres affections occultes pour eux; nous avons vu, en effet, combien la navigation est défavorable à la phthisie tuberculeuse; Arétée se fondant sur des idées spéculatives, et croyant l'air

marin imprégné de particules salines, se fondait sur ce que l'air salin dessèche les ulcères. Il est curieux de voir Laënnec, qui fit faire tant de progrès à l'histoire de la maladie qui le ravit à la science, professer une opinion semblable : cet illustre médecin, se sentant atteint d'un mal incurable, fonda sa dernière espérance sur l'inspiration de l'air natal, et porta ses derniers pas sur les côtes de la Bretagne, où, non content de respirer l'atmosphère maritime, il se faisait envelopper de varecs, ce qui pourtant ne prévint pas la catastrophe. La navigation ne peut agir dans cette maladie que comme moyen d'émigration vers des contrées plus chaudes, peut-être faudrait-il tenir compte de l'air humide et tempéré qu'on respire à la mer, et des vapeurs goudronnées de l'intérieur des navires qui, seules, peuvent justifier cette épithète de balsamique que Gilchrist attribue à l'air maritime; nous avons vu par combien d'inconvénients sont compensés ces faibles avantages. (Voy. *phthisie*.)

La navigation ne peut convenir dans les maladies du cœur, si ce n'est pour l'hydropisie du péricarde et pour ces palpitations nerveuses entretenues par des causes morales auxquelles l'émigration soustrait le malade.

L'hépatite chronique peut être modifiée par les vomissements du mal de mer, et surtout par le changement d'air et de régime.

Mêmes considérations pour la néphrite chronique, mais ce que nous avons dit de la rareté des calculs urinaires chez les marins, nous porte à considérer la navigation sous les tropiques comme un puissant moyen de modifier la crâse des liquides qui constitue la gravelle : Arétée plaçait instinctivement la navigation au rang des remèdes les mieux indiqués contre les calculs et les ulcères des reins, indication confirmée par les observations de Sue, les analyses de Scott et les relevés d'Hutchinson.

C'est surtout contre le diabète que la navigation nous

paraît indiquée. Cette maladie est caractérisée, comme on le sait, par une énorme sécrétion d'urines dans lesquelles le principe animalisé, l'urée, disparaît pour faire place à un produit nouveau mucoso-sucré. Cette modification tient probablement à une altération chronique de l'organe sécréteur; enfin on envisage le régime animal comme le remède le mieux approprié. Or, la navigation peut avoir pour effet de diminuer l'excrétion ordinaire en activant les autres, de modifier l'état pathologique des reins par l'excitation insolite qu'elle imprime aux organes, et enfin de modifier directement les éléments de l'urine par le fait du régime animal, et particulièrement du lard salé auquel les marins se trouvent souvent réduits.

Parmi les maladies de l'encéphale nous trouvons d'abord que l'apoplexie ou du moins ses suites peuvent être avantageusement modifiées par la navigation : les nausées répétées, le mouvement perpétuel, les sécrétions activées par la chaleur nous paraissent très-propres à hâter la résorption d'un caillot sanguin. Gilchrist, consulté par un paralytique, lui conseilla de faire un voyage aux colonies, de boire de l'eau de mer et du bouillon de serpent à sonnettes; mais le malade n'en fit rien. La navigation peut aussi hâter la résorption d'un abcès ou d'un épanchement séreux encéphaliques; cependant l'acte du vomissement tend à déterminer de nouvelles congestions vers l'encéphale.

Nous avons vu que la navigation guérit l'épilepsie des ivrognes; elle peut améliorer celle par cause organique peu avancée ou l'épilepsie nerveuse, si toutefois de fortes émotions n'en sont pas la cause; car nous savons que la navigation est une source féconde de ces émotions.

Il est surtout une classe de maladies cérébrales contre laquelle la navigation peut être d'un grand secours, nous voulons parler des affections mentales telles que la monomanie, la mélancolie, le dégoût de la vie, l'hypocondrie, etc. Elle

peut les guérir en soustrayant les individus qui en sont affectés à l'action des objets qui les ont fait naître, et aux influences des causes qui les entretiennent. Les émotions qu'elle réveille, les mutations qu'elle imprime aux habitudes peuvent opérer des changements favorables dans les goûts et l'humeur des malades. C'est ainsi, par exemple, que, pour le simple dégoût de la vie qui naît de l'oisiveté, de la mollesse, de l'épuisement par l'abus des plaisirs, on conçoit que la gêne, les privations, la monotonie du bord feront promptement sentir le prix des choses dont on n'appréciait plus la jouissance, et le malade ne tardera pas à soupirer pour elles, tant en cumulant par l'abstinence les facultés nécessaires pour en jouir encore.

Je crois la navigation très-propre à détourner du penchant au suicide qui naît le plus ordinairement d'une passion malheureuse ou de l'entraînement à de coupables actions, dont ici l'appât ne s'offre plus à l'homme trop faible pour y résister; affranchi du tumulte et des tracasseries de la société, il respire en quelque sorte plus librement; insensiblement ses idées prennent plus d'élévation et se reposent dans la contemplation des merveilles et de l'harmonie de la nature; le sentiment du néant et de la vanité des choses humaines se fortifie de celui de sa propre fragilité; il rougit bientôt de sa faiblesse et de l'importance qu'il accordait à des événements qui, maintenant, lui paraissent futiles, en comparaison des grands intérêts auxquels le rappelle le spectacle de l'immensité. L'aspect réfléchi de l'homme abandonné sur une planche entre l'abîme et la voûte céleste, est la plus belle leçon de philosophie; à la vue de tous ces mondes semés dans le firmament, l'âme s'ouvre au sentiment d'une intelligence suprême; oui, la navigation est la première école du stoïcisme et de la religion!

Ce que nous avons dit des affections organiques du cerveau peut se rattacher à la *moëlle*; ajoutons que ces mouvements

irréguliers qui constituent la *chorée*, nous paraissent susceptibles d'être avantageusement modifiés par le balancement musculaire que nécessite la station à bord, sans parler des effets révulsifs du mal de mer et de la chaleur.

Les *névralgies*, les *névroses* locales occasionnées par la mollesse seront améliorées par la navigation; celles contractées sous l'influence du froid sont avantageusement modifiées par le passage sous une température plus élevée; Gilchrist rapporte un cas de migraine opiniâtre guéri par ce moyen.

L'*otite chronique*, l'*ophthalmie scrophuleuse*, peuvent s'amander sous l'influence de la navigation.

Quant aux *maladies de la peau*, nous avons examiné l'influence de la mer sur leur rareté, par conséquent sur leur guérison. (Voy. tom. II, pag. 159.)

La navigation, en fortifiant les organes, peut rendre l'énergie aux agents de l'*appareil locomoteur* affaiblis par des habitudes molles ou par une croissance rapide; le *rhumatisme* engendré par le froid humide guérit par le séjour sous des latitudes chaudes. Si les hommes sensuels tourmentés par la *goutte* pouvaient se résoudre à naviguer dans les régions intertropicales, en partageant les conditions frugales et laborieuses de l'homme de mer, ils y trouveraient sans doute adoucissement sinon remède à leurs maux.

La continence et l'activité du bord sont très-propres à remédier aux débilités par abus des *organes génitaux*.

Nous avons vu que les *fièvres intermittentes* contractées à terre guérissent à la mer, si toutefois elles ne sont pas liées à des lésions organiques trop profondes.

Enfin la *syphilis invétérée* est sensiblement améliorée par le passage sous des latitudes chaudes; cependant M. Droguet prétend que les chancres et les bubons reparaissent dans certaines circonstances qui ne sont pas les plus communes.

Nous en avons dit assez pour faire apprécier l'influence

réelle de la navigation dans la guérison de certaines maladies; mais, dans l'état actuel de la science médicale et de l'art nautique, ce remède sera toujours envisagé comme un moyen extrême que la plupart des malades n'auront ni la volonté ni le pouvoir de se procurer.

MÉDECINE  
CHIRURGIE  
TROISIÈME PARTIE.